

V. KARAYANNI-KARABÉLIA

DE LA «LEÇON D'OUVERTURE DU COURS DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE GRECQUES MODERNES À LA
FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,
PAR HUBERT PERNOT (11 DÉCEMBRE 1912)»

*À la mémoire de E. Legrand, H. Pernot, André
Mirambel et de mon professeur C. Th. Dimaras*

Ainsi que son titre l'indique, cette communication porte sur la *Leçon* d'ouverture du cours de Langue et Littérature grecques modernes*, faite par Hubert Pernot¹ à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le mercredi 11 décembre 1912. Le texte a été édité en brochure de 32 pages par la librairie H. Walter, 6 rue Bernard Palissy, Paris 6^e, en 1913. L'exemplaire de l'édition originale que nous avons consulté est conservé à la bibliothèque de l'Institut Néohellénique de la Sorbonne sous la cote B2 2.12. Il est à noter que sur la couverture, sous le titre, nous pouvons lire: «Fondation du gouvernement hellénique».

La lecture de cette «Leçon» s'avère très instructive à plusieurs titres. En introduction, H. Pernot signale qu'un enseignement du grec (Langue et Littérature) est créé à la Sorbonne et que lui-même a été chargé de ce «cours public»². Il mentionne, à ce propos, la convocation quelques mois auparavant

(*) Ce texte a fait l'objet d'une communication orale au 5^e Colloque International de Linguistique Grecque, 13-15 septembre 2001, Sorbonne.

1. H. Pernot, 1870-1946, linguiste et homme de lettres, un des hellénistes les plus éminents des débuts du 20^e siècle.

2. Cf. «Leçon», p. 31. La création de ce cours précède de quelques années la création de l'Institut Néohellénique de la Sorbonne en 1919 (constitué essentiellement par

par le gouvernement hellénique et l'université d'Athènes, à un congrès des «orientalistes du monde entier» à un Congrès et qu'«à cette manifestation scientifique, qui fut aussi une manifestation philhellénique, la Sorbonne s'associa en choisissant des délégués de préférence parmi ses «Athéniens», ces «gens qui ont passé en Attique quelques années de leur belle jeunesse» et «qui forment un des liens solides qui unissent la France et la Grèce³. Ces liens» poursuit Pernot, «le gouvernement hellénique a manifesté son désir de les resserrer encore» lorsqu'il a décidé, dès avril dernier, de fonder chez nous un second cours de grec moderne et qu'il a pressenti à ce sujet l'Université de Paris». La faculté des lettres et le Conseil de l'Université ainsi que le vice-recteur de l'Université de Paris ont fait à Pernot, un Athénien de plus, le «triple honneur» de le charger de ce cours, dont il dit sentir «tout le prix»⁴. [Ce poste, Hubert Pernot le gardera jusqu'en 1938, d'abord comme chargé de cours, puis, à partir de 1923 comme professeur sans chaire, enfin de 1930 à 1938 comme professeur titulaire. Professeur honoraire depuis 1938, il continuera à s'intéresser aux travaux de l'Institut et au bon fonctionnement de sa bibliothèque jusqu'à son décès, survenu le 27 juin 1946⁵.

Avant de poursuivre la lecture –et notre survol rapide de la «Leçon» de H. Pernot– arrêtons-nous un peu sur cette première partie de l'introduction pour souligner certains dits et, surtout, essayer de donner corps aux «non-dits», aux silences.

Nous constatons tout d'abord que le gouvernement hellénique de l'époque (présidé par E. Venizélos, qui «avait su insuffler à tous les secteurs de l'activité gouvernementale un esprit nouveau» –au moins aux débuts de sa

une bibliothèque comprenant les fonds inestimables d'ouvrages, périodiques, manuscrits, collection de clichés etc., de la collection E. Legrand, enrichie par H. Pernot, puis par André Mirambel, enfin par Constantin Dimaras), due également à la double initiative du gouvernement hellénique et de l'Université de Paris qui «ont tenu à permettre à un enseignement existant déjà (...) de recevoir une consécration plus scientifique et d'exercer une action plus étendue». La citation est d'André Mirambel, *Les études du grec moderne à l'Institut Néohellénique de l'Université de Paris*, Annales de l'Université de Paris, 1947.

3. *L'École française d'Athènes* avait été créée le 11.09.1846 sous Louis-Philippe et doit sa naissance, selon Psichari (*Les études du grec moderne en France au XIX^e siècle*, Paris 1904) au «sentimentalisme philhellénique de l'époque».

4. *Ibidem*, p. 4.

5. Je renvoie pour plus d'informations à A. Mirambel, *Les études*, *op. cit.* qui était à l'époque professeur aux Langues Orientales, chargé de cours et Directeur de l'Institut néohellénique de la Sorbonne].



présidence) manifeste un très grand intérêt pour le développement des études grecques dans le monde et plus particulièrement en France, ainsi que pour l'image de la Grèce à l'étranger. La concrétisation de cet intérêt, de ce «désir»⁶, fut la fondation du cours de grec moderne à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Le deuxième point où nous nous arrêterons concerne ce 'second' cours de grec moderne dont parle H. Pernot pour ne rien préciser de plus et ne point y revenir par la suite.

Second, en effet, puisqu'il existait déjà un autre cours à Paris, à l'École Spéciale des Langues Orientales Vivantes, où professait J. Psichari depuis le 20 février 1904, succédant à ce poste au grand néohelléniste français E. Legrand dont il avait été l'assistant en 1887/1888 et qui venait de mourir⁷. Pernot avait été lui aussi candidat à ce poste⁸ mais c'est Psichari qui fut élu⁹.

Pernot avait été l'élève aussi bien de Legrand que de Psichari et l'influence de ses deux professeurs est clairement manifeste dans ses premiers travaux. Psichari, par ailleurs, le recommandera chaleureusement à N. Politis¹⁰ en 1892, lorsque Pernot (qui avait déjà fait de nombreux voyages à Athènes pendant son enfance, sa mère enseignant le français auprès des familles) ira passer quelques mois dans la capitale grecque afin d'y étudier la langue «des Halles» et faire des recherches sur le tsakonien. Dans sa lettre à Politis, Psichari le qualifiait d'«excellent linguiste» et comme un des élèves sur lequel il comptait le plus (il en fera son «répétiteur» en 1895). De son côté Pernot,

6. *Leçon*, p. 4.

7. En 1887-88 E. Legrand venait juste d'être nommé titulaire après avoir été suppléant depuis 1877 (cf. H. Pernot, *Notice sur la vie et les œuvres d'Émile Legrand*, Paris, 1906). À cette époque, J. Psichari enseignait également à l'École des Hautes Études (depuis le 15 avril 1885) en tant que maître de conférences. Il sera nommé directeur d'études en 1896.

8. Cf. Ηρώ Κατσιώτη, J. Psichari. Lamed et Lambda, *Νέα Έστία, Ψυχάρης, Πρωτοχρονιά*, 1980, p. 158-161.

9. Sa propre *Leçon d'ouverture du cours du grec moderne à l'École Spéciale des Langues Orientales Vivantes* le samedi 20 février 1904, éditée à Paris par la Librairie Générale de droit et de jurisprudence (extraite de la «Revue Internationale de l'enseignement», N° du 15 mars 1904, p. 220-239), est également conservée à l'Institut Néohellénique.

10. Cf. E. Kriaras, *Ψυχάρης, Ίδέες, Άγώνες, Ό άνθρωπος, Έστία*, Athènes 1981, p. 352.

en avril 1897 –à savoir neuf ans après la parution du livre-manifeste du démoticisme «Mon Voyage» («Τὸ Ταξίδι μου») de J. Psichari (qui allait, comme nous le savons, provoquer un énorme tumulte dans les milieux intellectuels athéniens et constituer le point de départ de nouvelles luttes entre démotacistes et puristes tout en offrant une «armature scientifique» relativement solide aux partisans de la langue vivante)¹¹ dans la préface de sa «Grammaire grecque moderne» (éditée chez Garnier Frères, à Paris) parlait de façon élogieuse du «professeur» et «ami» J. Psichari en exprimant le souhait que cette Grammaire puisse ne pas paraître indigne de l'enseignement du Maître¹². Ajoutons que Pernot en 1898-1899, suivant les conseils et selon l'exemple de Psichari, avait fait plusieurs voyages à Chio et effectué des enquêtes qui lui donneront la possibilité de réaliser de très importants travaux sur la phonétique, la morphologie, les particularités lexicologiques des idiomes de Chio et de relater ses impressions de voyage dans les livres «En pays turc. L'île de Chio», 1903¹³, «Mélodies populaires de l'île de Chio»¹⁴, «Etudes de linguistique neohellénique», «1: Phonétique des parlers de Chio»¹⁵.

Jusqu'en 1899 donc à peu près, l'estime semble réciproque, les relations plutôt cordiales, même si Pernot, adepte aussi du démoticisme, se rapproche de plus en plus d'E. Legrand, admirateur fervent depuis toujours de la langue grecque parlée, mais dont la «modération naturelle» (comme l'écrira plus tard Pernot) «le tint constamment éloigné des extrêmes». Extrêmes que Psichari avait déjà dépassées avec la publication de «Τὸ ταξίδι μου» et les luttes linguistiques violentes à implications politiques qui s'en suivirent. Car la question politique traverse toutes ces luttes. «Le problème linguistique est un problème politique» écrivait Psichari, convaincu qu'il menait un combat patriotique par excellence et qui en défendant ce qu'il appelait la «langue vivante» il défendait aussi «la liberté dans un pays qui avait inventé la liberté

11. Cf. C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Collection de l'Institut français d'Athènes, 1965, p. 385.

12. Psichari avait publié en 1886-1889 un *Essai de Grammaire historique Néogrecque*. Cf. Γ. Βαλέτας, *Ψυχαρική βιβλιογραφία*, Νέα Ἐστία, Ψυχάρης, *op. cit.*, p. 106-129.

13. Paris, Maisonneuve, 1903. Écrits en français, ces travaux ne seront publiés en Grèce qu'en 1946, en 3 volumes. Cf E. Kriaras, *ibid.*, 6. 353.

14. Paris, Leroux, 1903.

15. Paris, Champion, 1907.

et la littérature»¹⁶. De jeunes Grecs, Palamas tout le premier, avaient accueilli avec enthousiasme les prédications du *Voyage*, les forces du démoticisme s'organisèrent, la réaction aussi. Mais des événements extra-linguistiques vinrent modifier le paysage. La guerre gréco-turque de 1897 –catastrophique, honteuse, humiliante; l'abandon de la «grande idée» sous sa forme originelle; la révolte crétoise de 1908; la révolution néo-turque; la révolte militaire de 1909 (Goudi) –résultent d'un long processus de mécontentement et d'exaspération; les élections de 1910 qui portèrent Vénizélos au pouvoir triomphalement... Tous les malheurs, les tourmentes et les souffrances des Grecs, leurs nouveaux espoirs aussi, ont transformé les conditions (y compris ou essentiellement psychologiques) qui régissaient la vie des gens. La nouvelle réalité historique exigeait de nouvelles approches dans tous les domaines. L'absolutisme linguistique de Psichari, situé hors de la réalité sociale grecque, devenait aux yeux de beaucoup une simple élaboration théorique. La vraie réforme de la langue allait être réalisée par des lettrés établis en Grèce même. H. Pernot qui, à l'opposé de Psichari, avait longtemps vécu en Grèce et suivant de près l'évolution des luttes linguistiques au sein même du corps social grec, réalise la complexité des problèmes posés par la langue et les causes des violentes réactions¹⁷. Tout comme il réalise, manifestement, que le démoticisme psichariste est une construction «préfabriquée»: à partir de 1903 plus particulièrement et les débats contradictoires qui commencent à paraître

16. Psichari, *La mort des Anciens*. Costis Palamas. Extrait d'«Athéna», 10 juin 1911.

17. En février 1908, au parlement hellénique, K. Mavromihalis est intervenu en accusant violemment Psichari de *ne point enseigner le grec moderne à Paris* mais une fabrication «vulgaire et misérable» («γλῶσσα ἔλλεινὴ καὶ χυδαία, φρικῶδες κατασκευάσµα τοῦ διδάσκοντος αὐτήν»), exigeant même que la Grèce «prie» le gouvernement français de changer l'intitulé de la chaire ou, encore mieux, qu'il oblige son titulaire d'enseigner «seulement et réellement le grec» (Cf. P. Σταυρίδου-Πατρικίου, *Δημοτική καὶ κοινωνικό πρόβλημα*, Ἑρμῆς, N.E.B., 1976). Fort heureusement des députés (comme Δραγούµης, Καφαντάρης) protestèrent et s'opposèrent à ce que le parlement se prononce sur des problèmes analogues... Il n'empêche que dans les comptes rendus des débats, une phrase sera gardée qui précise que «la langue puriste est la langue officielle de l'État et conforme à la conscience nationale». Un an auparavant (1907) sur proposition du même Mavromihalis arguant qu'on ne devait pas permettre au vulgarisme l'entrée dans les Écoles, un projet de loi avait été adopté à l'unanimité, devint loi, et la langue puriste devint la langue officielle de l'État grec: la démotique y était qualifiée de «reste des haillons de l'esclavage» («ὑπόλοιπον τῶν ρακῶν τῆς δουλείας») et constituant un danger pour l'unité nationale des Hellènes.



dans la presse notamment dans *Noumas*; grâce aux contributions de I. Γεννάδιος¹⁸, à travers les positions des démotocistes régis par des idéaux socialistes comme D. Glinos, G. Skliros, Alexandre Delmouzos (qui proclament que la langue n'est pas indépendante des phénomènes sociaux); grâce également à la nouvelle lumière jetée progressivement sur la personnalité morale et les écrits d'Adamance Coraïs, «premier éclairé» (πρῶτος διαφωτιστής.) de la nation hellénique. Un Coraïs «libéré de préjugés» et «précurseur du démotocisme»¹⁹, ce même Coraïs que Psichari de son côté ne traite pas seulement de créateur maudit de la langue puriste et responsable finalement de tous les maux dont souffre le peuple grec, mais le qualifie de «criminel» («κακοῦργος, πού κακὸ χρόνο νάχει») ²⁰.

Il est possible, néanmoins, qu'en dehors des problèmes proprement helléniques, il y eut d'autres raisons qui éloignèrent progressivement Pernot de Psichari.

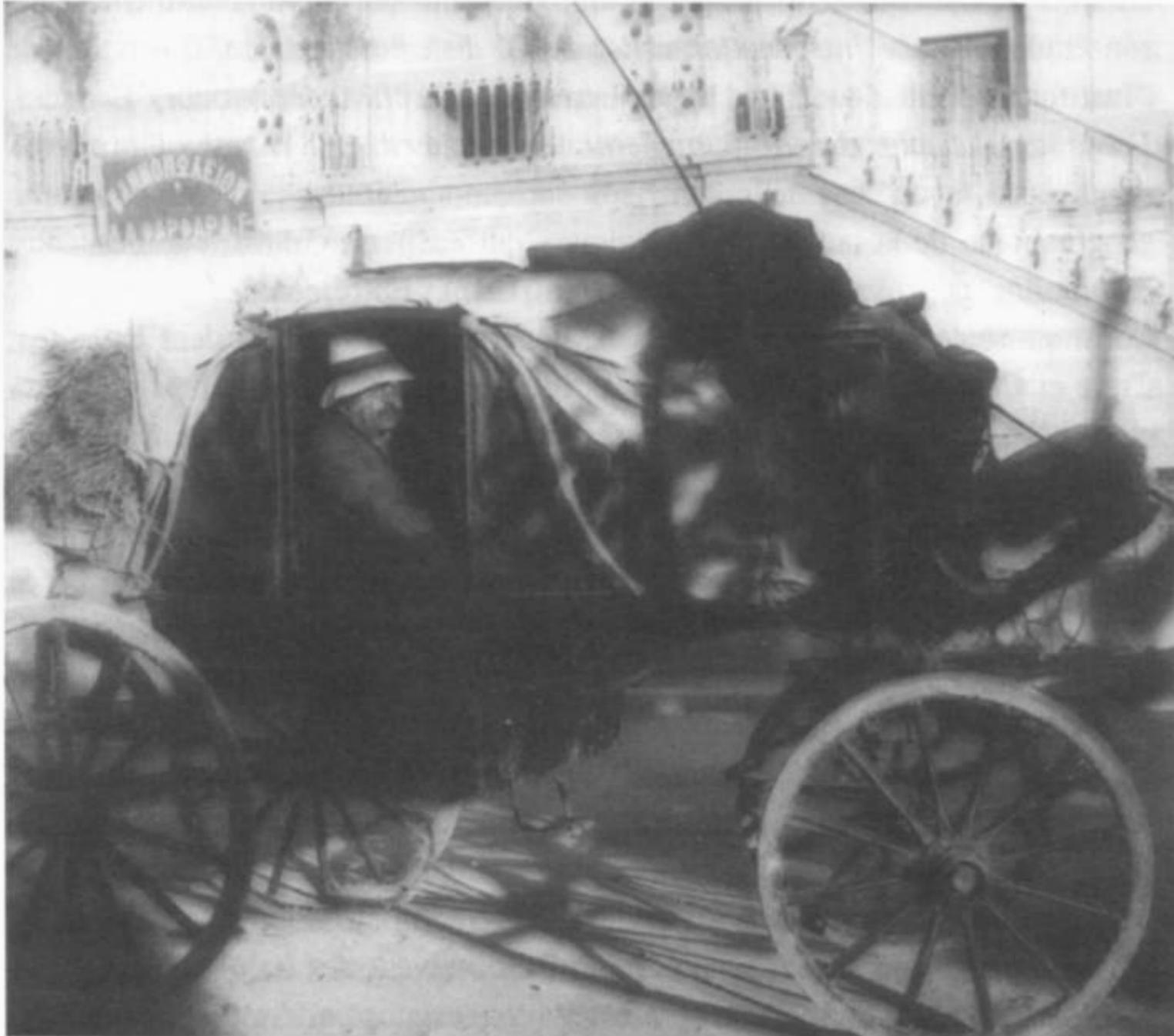
En 1894, rappelons-nous, se déclenchait en France «l'affaire Dreyfus». Dreyfus était jugé, condamné, et l'affaire Dreyfus devint le problème politique colossal que l'on sait. J. Psichari, à partir de 1897 déjà mais surtout après le célèbre *J'accuse* de Zola en 1898, défendit l'innocence de Dreyfus, signa des pétitions en sa faveur et pour la révision du procès, s'est battu avec Zola et tous les autres intellectuels, artistes, scientifiques, etc., qui ont risqué tranquillité et renommée, afin de défendre une cause juste. Même s'il n'a pas conservé ses idées de jeunesse et de maturité jusqu'à la fin de sa vie, Psichari eut à l'époque le courage de défendre la justice et la liberté contre toute la lâcheté, la bêtise et le fanatisme politiques dominants. Car il en fallait du courage.

Pernot, proche des idées de Psichari dans un premier temps, aussi bien dans le domaine linguistique qu'idéologique, penche progressivement vers des positions plus «modérées» et s'en éloigne –pour se rapprocher davantage de Legrand dont l'humilité, la sagesse, l'étendue du savoir, la bonté et l'équité qui le caractérisaient (et que Pernot sut si bien louer dans sa «Notice sur la vie et les œuvres d'Émile Legrand» publiée en 1906) l'attiraient davantage.

18. Cf par exemple, *Κρίσεις καὶ σκέψεις τοῦ ἀειδίου Κοραῆ*, Τεργέστη 1903.

19. Cf. Φ. Ἡλιοῦ, *Ἰδεολογικὲς χρήσεις τοῦ Κοραϊσμοῦ στὸν 20ον αἰῶνα*, Ὁ Πολίτης, Αθήνες, 1989, p. 47 et notes 54-55.

20. Cf. Lettre à Alex. Pallis (de 1923) où il accuse ce dernier d'avoir donné le nom d'un criminel à une chaire de grec à Londres.



“Tripolitza. Voiture du service postal pour Sparte”. Notice autographe de Hubert Pernot sous une plaque photographique en verre provenant des Archives Photographiques Pernot - Boissonas de l’Institut Neohéllenique (Université de Paris 4 - Sorbonne). Sans date (1910?)

Pernot termine son introduction par un court inventaire des études grecques depuis la fin du 19^e siècle et de quelques publications qui avaient vu le jour; la thèse, entre autres, de Gaston Deville (1866) sur le dialecte tsaconien (sujet qui sera, un peu plus tard, traité par Pernot lui-même dans son étude intitulée *Introduction à l'étude du dialecte tsaconien*, Collection de l'Institut Néohellénique / Les Belles Lettres, Paris, 1934); de Mondry Beaudin, *Étude du dialecte chypriote moderne et médiéval* (1884), etc. Il «ouvre» ensuite sa leçon en délimitant son «champ d'études» et le «domaine géographique de la langue néohellénique» qui «dépasse», dit-il, «de beaucoup les confins du royaume de Grèce²¹ (en 1912). Épire, Macédoine, Thrace, Constantinople et les côtes de l'Asie Mineure; les îles qui bordent les côtes; Crète et Chypre; Philippopolis vers le Nord; les colonies florissantes d'Odessa et de l'Égypte; ou encore les bourgs et les villages situés dans l'ancienne Cappadoce, près de Césarée, patrie de Saint Basile» qui «ont sauvé le patrimoine linguistique ancestral²². «De cette dernière région», continue Pernot, «nous connaissons maintenant tous les parlers helléniques et je pourrais vous les faire entendre à cet instant d'après les rouleaux phonographiques²³. Les différences constatées avec «la langue maternelle» d'un Athénien, par exemple –ajoute Pernot– sont «précieuses pour l'historien²⁴.

Il parle ensuite des populations grecques de la Mer Noire, d'Amisos jusqu'à Trébizonde (où, précisément, le premier manuscrit du poème de Digénis Akritas avait été trouvé une quarantaine d'années auparavant) pour passer ensuite à l'Ouest, à la «Grande Grèce», «en pays d'Otrante, et, dans la province de Reggio, à Bova et ses environs où vivent des Italo-grecs» dont la langue est dans des rapports trop étroits avec certains parlers du Péloponnèse et des îles de la mer Égée pour qu'on puisse la faire remonter jusqu'au dorien autrefois connu dans ces parages²⁵. Enfin, de la colonie grecque de Cargèse, en Corse, Pernot promet de conter «un jour l'histoire détaillée», tout en précisant que ce furent les habitants de Cargèse qui ont fondé une autre «petite colonie» en Algérie, Sidi-Mérouan, dans la province de Constantine²⁶.

21. Cf. *Leçon*, p. 7.

22. *Ibid.*, p. 8.

23. *Ibid.*, c'est moi qui souligne.

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*, p. 9.

26. *Ibid.*, p. 10.

Il est intéressant de suivre ensuite Pernot (qui s'adresse, ne l'oublions pas, à des universitaires français) dans ses interrogations sur les origines du grec moderne, en cherchant le moment où il peut être question pour la première fois d'une langue néohellénique, et estimant que cela doit se placer aux premiers siècles de notre ère, dans cette «κοινή d'où sont sortis les dialectes et la langue commune moderne», dans laquelle sont également écrits les premiers textes du Nouveau Testament et des Évangiles; une langue qui, à cette époque, était considérée comme «barbare» (βαρβαρίζουσα) et pleine de solécismes (σολοικίζουσα)²⁷.

Particulièrement éclairante par rapport à Psichari, à ses positions radicales et au divorce –désormais consommé– d'avec ses doctrines, est l'opinion de Pernot sur l'évolution du grec et l'avis qu'il exprime sur la question linguistique en avouant tout d'abord qu'il avait «professé» dans sa «jeunesse» «des opinions radicales qui, avec l'âge et peut-être une meilleure connaissance des choses, se sont beaucoup adoucies...» pour conclure que «*ce n'est pas à nous, étrangers, si familiers que nous soyons de la Grèce moderne, qu'il appartient de nous ériger en juges dans une question si délicate (...); le mieux que nous puissions faire est d'enregistrer l'usage athénien, sans prétendre le diriger (...); dans notre cours public, nous prendrons en considération toute œuvre susceptible de nous renseigner utilement sur la pensée néohellénique, et nous n'excluons aucune forme de langue; dans nos conférences d'explications, une part toute naturelle sera faite à la langue officielle*»²⁸. La hache de guerre est désormais franchement brandie.

Je vais clore ici ma présentation en soulignant que je n'ai pu aborder qu'une petite partie des questions soulevées par la Leçon de Pernot, avec l'espoir que cet «essai de lecture» ait créé au lecteur le désir de s'y pencher davantage. Il serait utile, dans ce cas, de comparer cette leçon à une autre leçon qui la précède, à savoir *la Leçon d'ouverture du cours de grec moderne à l'École Spéciale des Langues Orientales vivantes* du samedi 20 février 1904, par J. Psichari²⁹, ainsi qu'à la brochure intitulée *Les Études du grec moderne et l'Institut Néohellénique de l'Université de Paris*, d'André Mirambel de 1947³⁰. Hautement instructive, cette comparaison fait –je le pense– appa-

27. *Ibid.*, p. 12.

28. *Ibid.* C'est moi qui souligne.

29. Paris, Librairie Générale de droit et de jurisprudence, 1904.

30. Annales de l'Université de Paris, XVII – 1947, Sorbonne, Paris V^e.



raître, au-delà des divergences, les points communs. La certitude, surtout, que le grec –comme le soutiennent aujourd’hui encore, en France, de nombreux hellénistes comme Jacqueline de Romilly ou J.-P. Vernant, à maintes reprises, est *une* langue, car les changements même constatés au cours des siècles témoignent de «l’usage ininterrompu» des mots, les *ἔπεα πτερόεντα* (paroles ailées, selon les anciens) n’ayant «cessé une seule seconde de se transmettre de bouche à bouche».

Les remarques de H. Pernot sur les dialectes modernes qui «ne servent pas seulement à l’étude de la langue ancienne» mais «renferment aussi de multiples enseignements sur la vie, l’histoire et la psychologie du peuple grec»³¹ trouvent, suivant des formes différentes, leur pendant aussi bien chez J. Psichari que chez A. Mirambel et retiennent notre attention.

L’insistance finale d’H. Pernot sur la *valeur symbolique* de la «fondation qui a été faite» (à savoir du cours de grec moderne qui sera complété par la création d’un *Institut néohellénique à la Sorbonne en 1919*, due à la *double initiative*³² du gouvernement hellénique et de l’Université de Paris) ainsi que sur son rôle dans l’espace culturel français, devrait par ailleurs toucher les sensibilités de tous les hellénistes et interpeller les instances universitaires et gouvernementales, aussi bien grecques que françaises d’aujourd’hui.

31. Cf. *Leçon...*, p. 30.

32. *Ibid.*, p. 32. C’est moi qui souligne.